

Lorry-lès-Metz

« au fil du temps »

6

Visite du
4 août 2013

Les Dossiers inédits



L'origine possible du staphylier à Lorry-lès-Metz



Association d'histoire

Le texte est de Monique Courtade, il a été publié dans le *Bufo* n° 31 de décembre 2002, pages 15 à 20

Les photos datées de 2013 ont été prises lors d'une visite guidée, menée par Monique Courtade le 4 août, dans le parc du foyer Carré de Malberg pour découvrir le staphylier. Elles sont la propriété de Gérard Kester.



Monique Courtade, 2013.

Photo de couverture : planche *Staphylea pinnata*.
Prof. Dr. Otto Wilhelm Thomé Flora von Deutschland,
Österreich und der Schweiz, 1885, Gera, Germany.
Source Wikimedia Commons.

Site

www.lorrylesmetz-histoire.fr



Page Facebook

<https://www.facebook.com/ck.lorry>



Les Dossiers inédits

http://lorrylesmetz-histoire.fr/?page_id=7528



Association Lorry-lès-Metz « au fil du temps »

Président :	Jean-Luc Baudinet 5 bis rue des Frières – 57050 Lorry-lès-Metz
Siège :	Mairie de Lorry-lès-Metz 46 Grand'Rue – 57050 Lorry-lès-Metz
Directeur de la publication :	Jean-Luc Baudinet
Maquette :	Gérard Kester
ISSN :	3037-9741
Dépôt légal :	mars 2025

Recherches sur l'origine possible de la station de staphylier à Lorry-lès-Metz

*Le Bufo*¹ n° 31 (décembre 2002) relate la découverte d'une station de staphylier à Lorry-lès-Metz. Cet article consacré aux recherches de son origine possible va nous permettre non seulement d'en savoir un peu plus sur cette plante, mais d'aborder un peu d'histoire de ce village.

Le staphylier penné (*Staphylea pinnata*) ou faux pistachier est un arbuste d'Europe centrale et du sud-est. Rare en France à l'état naturel, il se rencontre dans la forêt du Rhin et est disséminé sur les collines d'Alsace, il est très rare en Lorraine. C'est un arbuste qui peut atteindre cinq mètres. Il a un peu le port d'un sureau avec lequel on peut le confondre assez facilement en dehors de la floraison et de la fructification. Les feuilles sont longuement pétiolées et comptent trois à cinq folioles. Elles sont longues et pointues, fortement crénelées, vert clair. Les fleurs blanc jaunâtre se forment en panicules pendantes sur de longs pétioles.



À gauche, un buisson de staphylier dans le parc du foyer Carré-de-Malberg. À droite, un fruit.
Photos Gérard Kester, 2013.

¹ Bulletin d'information de l'association pour la protection du mont Saint-Quentin et de ses environs, édité par l'Association pour la protection du mont Saint-Quentin (APSQ).



À gauche, des fleurs et à droite un fruit ouvert, montrant les graines.
Collection particulière.

Les fruits sont des grandes capsules enflées, membraneuses, qui enferment quelques graines très dures, luisantes, brun roux, à peu près de la taille d'un pois. L'homme a utilisé ces graines en bijouterie populaire mais, aussi et surtout, pour faire des chapelets.

Le staphylier se multiplie très bien à partir de ses graines stratifiées qui prennent mieux dans un sol un peu humide et ensoleillé, bien qu'il tolère l'ombre d'un peuplement homogène.

Le staphylier est connu sous divers noms vernaculaires. Dans une publication ², le professeur Georges Henri Parent en dresse une liste. Retenons parmi les noms français : tête de mort qui fait allusion à la forme des fruits, nez coupé, qui fait allusion à l'extrémité tronquée des graines, pistache sauvage, fausse pistache, arbre à chapelets, arbre à pater noster, patenôtrier, baguenaude aux patenostres (allusion aux fruits en forme de vessie comme celui du baguenaudier).

La découverte de cette station à Lorry-lès-Metz, pour intéressante qu'elle soit, amène une question : l'arbuste étant très rare en Lorraine à l'état naturel, n'a-t-il pas une origine subspontanée ? Non loin de l'endroit où il pousse (environ 200 m à vol d'oiseau) se trouve le parc du « Château ».

Voici ce que l'on peut lire sous la plume de Lucien Neumuller dans une brochure éditée pour une journée portes ouvertes en 1971 :

« Cette grande demeure située en bordure de la Grand'Rue vers le haut du village de Lorry-lès-Metz a été construite peut-être à la fin du XVI^e siècle, plus sûrement au début du XIX^e siècle. On pense qu'elle fut appelée "le Château" à cause de son volume, ou de l'importance sociale de ses propriétaires, ou même de l'étendue de son parc (environ trois hectares), planté par un maître paysagiste il y a fort longtemps si l'on en juge par l'ordonnancement et la taille des arbres. Le groupe de hêtres pourpres au

² La question controversée de l'indigénat du staphylier, *Staphylea pinnata* L., en limite occidentale de son aire, Bulletin de la Société des naturalistes luxembourgeois, n° 100, 2000 ; p. 3-30, 2 cartes.

milieu du pré, cerné de hautes futaies, pourrait être tiré d'un tableau de Corot. Il y a un gigantesque cèdre bleu et diverses autres essences de conifères, des châtaigniers, des marronniers, un tilleul noueux très large et très puissant, des ormes et, dans le bois, des hêtres impressionnants. Mais historiquement, rien ne justifie l'appellation de « Château » : il n'y a ni documents écrits ni oraux... »

Aujourd'hui le « Château » abrite le Centre d'observation, de bilan, de diagnostic et de traitement (COBDT)³ qui accueille 90 enfants, filles et garçons âgés de six à seize ans, présentant des inadaptations : sociale, familiale, scolaire.

Il pouvait être tentant d'imaginer le staphylier « échappé » de ce parc. Mais je le connais un peu pour y être allée quelques fois dans ma jeunesse, et je me souviens essentiellement de très grands arbres, plantés de façon harmonieuse, ce qui correspond à ce qu'en dit Lucien Neumuller, et je n'y imagine pas très bien la place du staphylier. Mais après tout, pourquoi pas ?

Toutefois, une autre piste m'a paru plus intéressante. Dans sa publication (citée plus haut) G. H. Parent développe le rôle présumé des communautés monastiques, des congrégations religieuses inconnues, dans la dispersion du staphylier. Il pense que des prospections seraient souhaitables dans des lieux de culte récent : ermitages, chapelles « Notre Dame de Lourdes », lieux de pèlerinage, et qu'il serait opportun que des spécialistes de l'histoire des congrégations religieuses ou de l'histoire des pratiques religieuses (en particulier du chapelet) se penchent sur ce problème.

Je ne suis pas spécialiste, mais j'ai orienté ma prospection vers la propriété voisine du « Château » : la maison de madame Carré de Malberg. C'est également une grande demeure située en bordure de la Grand'Rue, à côté du « Château ». Derrière se trouvent un jardin d'agrément et un potager, de la prairie plantée d'arbres et, montant vers le plateau, un petit bois qui touche celui du « Château ».

Dans la cour, devant la maison, se trouve une chapelle où est enterrée madame Carré de Malberg. Ce qui caractérise la vie de cette dame d'exception, c'est la façon dont elle a vécu pleinement sa foi chrétienne et sa vocation apostolique.

Caroline Carré de Malberg est née Colchen, à Metz, le 8 avril 1829.

Son père appartient à une ancienne famille lorraine dont plusieurs membres ont occupé des charges administratives importantes. Lui-même, entré dans les affaires, tient commerce à Metz. Sa mère, Élisabeth Charlotte, est issue de la famille Simon, très honorablement connue en pays messin.

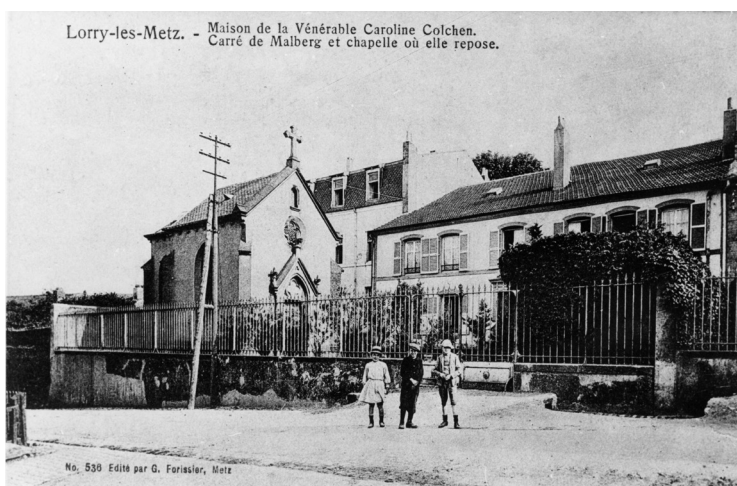


Caroline Colchen. Portrait visible
au foyer Carré-de-Malberg.
Photo Gérard Kester.

3 Actuellement, la structure s'appelle Ditep du Château de Lorry. Ditep signifie Dispositif intégré des instituts thérapeutiques éducatifs et pédagogiques.



L'hôtel de Burtaigne place des Charrons à Metz.
Fonds foyer Carré-de-Malberg.



La maison de campagne à Lorry-lès-Metz.
Fonds foyer Carré-de-Malberg.

Les Colchen habitent l'hôtel de Burtaigne, place des Charrons à Metz, et possèdent une maison de campagne à Lorry-lès-Metz.

Dans cette famille bourgeoise, on met en pratique de solides traditions chrétiennes. Monsieur Colchen est président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ainsi que du patronage des Jeunes Apprentis et il contribue à la restauration de l'église Saint-Maximin, sa paroisse. Madame Colchen, très attachée à l'éducation des enfants, est membre d'un groupe de spiritualité salésienne.

Caroline est la deuxième de trois filles et elle a un frère, beaucoup plus jeune, qui deviendra le père Colchen, dominicain. Elle fait sa communion le 23 mai 1840 et devient pensionnaire au monastère de la Visitation à la rentrée des classes 1841. Elle a une dévotion particulière à saint François de Sales.

Son cousin, Paul Carré, jeune et brillant officier, la demande en mariage et elle l'épouse le 2 mai 1849 en l'église Saint-Maximin à Metz. Dès lors, elle suit son mari dans ses déplacements, accepte les mondanités que lui impose son état de femme d'officier, mais recherche les moyens d'accomplir sa vocation spirituelle. Elle peut se réjouir, peu après son mariage, de ramener son mari aux pratiques religieuses qu'il avait abandonnées.

Le 11 mars 1852, elle met au monde une petite Eugénie qui ne vit que quelques jours. Puis, le 20 août 1855 à Strasbourg, elle donne naissance à un fils prénommé Paul. Deux autres enfants viennent au foyer, Léon en 1859 et Marie Thérèse en 1862, mais tous deux ne vivent que jusqu'à l'âge de quatre ans.



L'abbé Chaumont.
Fonds foyer Carré-de-Malberg.

En 1866, madame Carré a rassemblé autour d'elle quelques femmes dans une communauté de foi d'inspiration salésienne. C'est alors qu'elle rencontre l'abbé Chaumont qui devient son directeur de conscience. La carrière de son mari puis la guerre de 1870 imposent des déplacements à madame Carré, mais elle reste en relation avec l'abbé Chaumont. Elle le rencontre de façon fortuite à Annecy alors qu'il effectue un pèlerinage sur la tombe de saint François de Sales. C'est là que tous deux décident de la fondation de la « Société des filles de saint François de Sales » destinée à œuvrer pour l'apostolat des laïcs. La Société est officiellement créée à Paris le 15 octobre 1872 dans une mansarde de la rue Cassette. Elle ne rassemble alors qu'un tout petit groupe de femmes mariées, mères éprouvées par la souffrance et établies dans la prière. Le groupe s'élargit rapidement. En 1874, madame Carré en est élue directrice à vie. Sur son initiative, va naître en 1876 la « Société des prêtres de saint François de Sales » pour assurer la direction spirituelle et la formation des Filles de la Société, puis en 1877 la Société d'institutrices chrétiennes.

Paul Carré fils entre à Saint-Cyr en 1875. Son père reprend le titre de noblesse « de Malberg » que sa famille avait dû abandonner au moment de la Révolution. Sur les traces de son père, Paul est admis à l'École de guerre à l'âge de 29 ans. Ce jeune officier, resté seul des quatre enfants du couple, comble alors les espoirs de ses parents. Pourtant le 5 juin 1885, à l'âge de 30 ans, il est emporté à son tour par les conséquences d'une chute de cheval.

La Société des filles de Saint François de Sales crée des groupes en France, en Belgique, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre et sa vocation s'étend au delà des limites de la famille. Bientôt va naître une œuvre missionnaire. Le 5 octobre 1888, pour répondre à la sollicitation de l'évêque de Canton, en Chine, un premier groupe de missionnaires part sous la conduite de mademoiselle Gros. Le projet échoue, mais la petite équipe répond à la demande de l'évêque de Nagpore en Inde où elle s'installe le 13 octobre 1889. C'est le point de départ d'une vaste action missionnaire entreprise par des laïques.

Madame Carré de Malberg tombe gravement malade et au mois de juin 1890 son mari la ramène dans sa maison de Lorry-lès-Metz. Elle y meurt le 28 janvier 1891, ayant reçu les derniers sacrements de l'abbé Chaumont.

Inhumée au cimetière de l'Est à Metz, ses restes sont ensuite ramenés dans la chapelle construite par son mari devant sa maison de Lorry-lès-Metz.

La vie de madame Carré de Malberg est très largement marquée par les épreuves douloureuses, mais son rayonnement et son autorité puisée dans sa totale soumission à la volonté de Dieu lui ont permis de réaliser une œuvre apostolique remarquable. Le 18 décembre 1895, M^{gr} François-Louis Fleck, évêque de Metz, rend une ordonnance épiscopale constituant un tribunal ecclésiastique chargé d'informer sur la renommée de sainteté et d'héroïcité des vertus de la servante de Dieu, Caroline Barbe Colchen. Après examen et discussion des pièces du procès, la Sacrée Congrégation des Rites propose au Saint-Père, le 22 juin 1909, sa cause de béatification et de canonisation. Le 23 juin 1909, le pape Pie X approuve le vote de la Sacrée Congrégation et signe le décret qui confère à la pieuse morte le titre de Vénérable.



La tombe de la famille Colchen. Y reposent le mari de Caroline, Jacques Paul, leurs enfants Léon, Marie-Thérèse, Eugénie et Paul. La plaque visible sur cette photo indiquant « Caroline Carré de Malberg née Colchen, née le 8 avril 1829, pieusement décédée le 28 janvier 1891, P. D. P. E. » a été remplacée par l'inscription « Le corps de la vénérable Caroline Colchen Carré de Malberg a été transféré dans la chapelle de Lorry-lès-Metz le 5 août 1899 ». Fonds foyer Carré-de-Malberg.



Plaque posée sur la tombe de Caroline Carré de Malberg dans la chapelle, au pied de l'autel.



La chapelle. Fonds foyer Carré-de-Malberg.

L'œuvre de madame Carré de Malberg se poursuit après sa mort. En 1936, l'association des catéchistes missionnaires est érigée en congrégation des « salésiennes missionnaires de Marie Immaculée » régie par les mêmes statuts que l'Association des filles de saint François de Sales.

Actuellement la maison mère se trouve 57-59 rue Léon-Frot à Paris. La Société compte plus de 3 000 membres dans la branche laïque et un millier de salésiennes missionnaires. Dans la maison de la fondatrice à Lorry-lès-Metz, vivaient jusqu'à l'été 2002, quatre anciennes missionnaires ayant travaillé en Inde, en Algérie et à Madagascar. Actuellement c'est une dame de la branche laïque qui dirige la maison.

Dans les années 1950, c'était également des dames de la branche laïque qui étaient dans la maison. Au village on les appelait « les demoiselles de la Chapelle ». Le jeudi elles animaient « le patronage ». Les enfants se retrouvaient dans « la maison de la Vénérable » où diverses activités leur étaient proposées à l'intérieur, ou dehors dans le parc. Je savais donc, pour l'avoir fréquenté, qu'il y avait une « grotte de Lourdes » dans la partie jardin d'agrément.

J'ai contacté sœur Hélène et lui ai exposé le problème. Elle m'a donné rendez-vous pour le lendemain, 13 mai 2002. Elle m'a reçue avec sa gentillesse coutumière et m'a donné carte blanche pour prospecter dans la propriété (environ un hectare) en me précisant qu'il y avait à l'entrée du bois une sorte de petite terrasse avec des buis plantés autour. Il y avait à cet endroit une statue de la Vierge, un banc était installé à côté : c'est là que madame Carré de Malberg venait se recueillir et dire son chapelet, et non près de la grotte qui n'existait pas encore. Il y a longtemps, la statue est tombée de son socle, entraînée par la chute d'une grosse branche. Elle a été remise en place. Mais il y a une vingtaine d'années elle est de nouveau tombée à la suite d'une période de fortes pluies. Apparemment le mortier qui avait servi à la sceller après la première chute n'était pas de bonne qualité et s'était effrité. Comme dans le même temps il y avait eu des actes de vandalisme sur un calvaire au village, sœur Hélène a préféré ramener la statue dans le jardin vers la maison, où elle se trouve toujours.

« Le banc n'existe plus depuis longtemps, la statue n'y est plus, mais vous devriez trouver assez facilement la terrasse avec les buis, bien que l'entretien ne soit plus aussi méticuleux qu'avant... » Effectivement je trouve sans peine, à l'entrée du bois, le terrain aménagé en terrasse un peu surélevée. Des buis sont plantés sur le fond et les côtés. De loin quelques sureaux noirs me font une fausse joie ! Mais derrière les buis, dans l'axe médian de la terrasse, à quatre ou cinq mètres, il n'y a pas de doute, c'est bien un staphylier, petit (un mètre cinquante), en mauvais état, écorcé par les chevreuils, une branche cassée pend au bout d'un lambeau d'écorce. Il y a des coupes plus anciennes à une dizaine de centimètres du sol qui rejettent.

Dans le bois on peut voir de beaux grands arbres : chênes, érables sycomores, tilleuls, merisiers, mélèzes, marronniers et hêtres. On observe quelques ifs. La symphorine est par endroits très présente. Et, jusqu'au chemin qui fait la limite sud de la parcelle, on trouve des buis de toutes tailles, de trente centimètres à au moins trois mètres de haut avec un tronc de dix centimètres de diamètre, poussant çà et là,



Les escaliers qui mènent à la terrasse
où est placée la statue de la Vierge.
Fonds foyer Carré-de-Malberg.



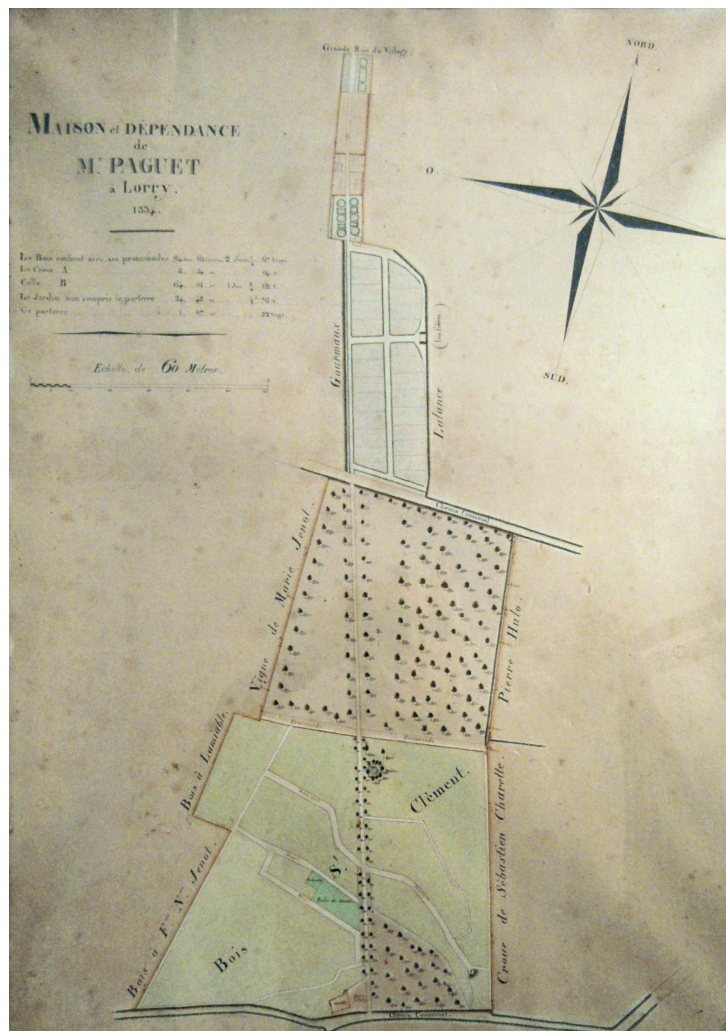
La statue de la Vierge sur la terrasse.
Fonds foyer Carré-de-Malberg.

sans ordonnancement particulier. Je n'ai pas trouvé dans la propriété d'autres pieds de staphylier.

Peut-on dire, au vu de cela, que l'origine de la station de staphylier se trouve dans la propriété de madame Carré de Malberg? C'est probable, mais pourquoi n'y a-t-il pas prospéré, alors que la station découverte en 2000 et qui se trouve approximativement à trois cent mètres à vol d'oiseau et cinquante mètres de plus au niveau altitude semble florissante? Dans la propriété il est près de l'endroit où était la statue, vers le bas d'un coteau orienté au nord, ce qui n'est pas le cas pour ceux qui se trouvent sur le plateau. On peut aussi supposer que l'intérêt pour cet arbuste a pu être peu à peu oublié après la mort de madame Carré de Malberg, que le parc faisant (et faisant toujours, même s'il est moins « poussé ») l'objet d'un entretien a pu être victime de nettoyages...

Pour terminer ce tour d'horizon, je dirai que sœur Hélène a eu l'amabilité de me montrer deux chapelets de madame Carré de Malberg; ils n'ont pas été faits avec des graines de staphylier...

Je remercie sincèrement sœur Hélène pour sa gentillesse et sa coopération à ces recherches, Pierre Kieffer, toujours de bon conseil, et qui m'a transmis la publication de G. H. Parent, Alain Genève qui m'a fait découvrir cet arbuste.



Plan d'une parcelle appartenant à M. Paguet qui fait partie maintenant de la propriété Carré de Malberg. On y voit déjà un agencement bien dessiné, prémisses du parc qu'a connu Caroline Carré de Malberg. Supposé en 1843. Fonds foyer Carré-de-Malberg.



À gauche de la Grand'Rue : la maison de madame Carré de Malberg, la chapelle où elle est enterrée, et le « Château ». Fonds Courtade

ISSN 3037 9741



9 773037 974002

Avec le soutien financier de

commune de
Lorry-lès-Metz



département
de la Moselle

